

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/2 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.2.54141

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

# Miszelle

MICHEL MORINEAU

## Y AVAIT-IL UNE ECONOMIE MONDIALE AVANT LE XIX<sup>e</sup> SIECLE?

Remarques sur les actes du IX<sup>e</sup> congrès international d'histoire économique\*

Fallait-il reculer l'apparition d'une »Weltwirtschaft« en deçà du XIX<sup>e</sup> siècle, voire de 1830, ou contenir son existence dans les cent cinquante dernières années, à partir du moment – et à ce moment, seulement – où se réalisa la concaténation effective des cinq continents sous l'aiguillon de l'expansion européenne: commerciale (par les transports), industrielle (par la machinisme), agricole (par la mise en valeur des terres vierges des nouveaux mondes), militaire et financière? Tout le monde ne fut pas d'accord dans les conciliabules qui précédèrent la Conférence de Pommersfelden (près de Bamberg), elle-même avant-première de la prestation au Congrès International de Berne de la section A 3. Le débat ne fut pas académique mais ne pouvait évacuer les ombres portées des grands historiens anciens ou défunts qui avaient abordé la question. Il est possible que l'économie-monde de Braudel n'ait été qu'une transposition habile d'un mot à mot de l'expression allemande pour forger un nouveau concept. Le caractère grandiose qu'il lui avait conféré dans les trois volumes de »Civilisation Matérielle, Economie et Capitalisme XV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècle« (Paris, 1979) avait créé un sillage duquel il était difficile de s'échapper à moins de recourir à une révision préalable et drastique de l'ensemble de l'évolution. Et, derrière lui, il y avait Werner Sombart avec sa scansion du temps entre Früh-, Hoch- et Spätkapitalismus dans »Der Moderne Kapitalismus« (1<sup>ère</sup> éd. 1902). Et puis encore Karl Marx que les mines du Potosi n'avaient pas laissé indifférent, et bien d'autres: avant ou dans l'intervalle... Ceci a pesé sur la décision finale de remonter jusqu'en 1500. Nous n'avons pas, malheureusement, dans le présent volume, un résumé des discussions qui durent être animées, simplement une allusion dans l'introduction de Wolfram Fischer. Elles eussent été bien utiles, pourtant. A condition d'être orientées vers la clarification nécessaire. Pour l'heure, le problème n'a été repris que sporadiquement, à commencer par Alberto Tenenti qui proposa à son maître, à Châteauevallon, de sérieuses chicanes d'interprétation. Mais pourquoi 1914, la date terminale retenue n'a-t-elle pas soulevé de contestation, elle aussi, apparemment? Affaire de convention? Alors, optons pour la convention: aux deux bouts<sup>1</sup>.

\* compte-rendu de Wolfram FISCHER, R. Marvin MC INNIS, Jürgen SCHNEIDER (ed.), *The Emergence of a World Economy 1500–1914*. 2 vol. Communications présentées au IX<sup>e</sup> congrès international d'histoire économique à Berne en 1986, Wiesbaden (Franz Steiner Verlag) 1986, 750 p. (Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte, 33).

1 On sait que le concept braudélien dérive d'une traduction libre du mot employé par Fritz RÖRIG dans le titre de son livre: *Mittelalterliche Weltwirtschaft, Blüte und Ende einer Weltwirtschaftsperiode* (1933). On peut se demander si le grand historien français n'a pas fait un autre emprunt à la littérature en langue allemande à propos des villes-centres du monde, avec le livre de Hans von ZWIEDINECK-SÜDENHORST, *Venedig als Weltmacht und Weltstadt*, Leipzig 1899. BRAUDEL a justifié le glissement de sens qu'il avait donné à l'expression en opposant à une économie »mondiale«, c'est à dire englobant l'ensemble du

L'époque antérieure à la grande industrialisation n'est pas mal lotie, finalement avec un tiers, peut-être les deux cinquièmes de l'ensemble. Les chavauchements, assez nombreux, empêchent d'être plus précis. Une impression se dégage, de ce côté, d'une fermeté plus grande que pour la période suivante. Probablement parce que les communications s'y organisent mieux en blocs cohérents: 5 ou 6 sur les flux des métaux précieux sur lesquelles s'engrènent naturellement 3 ou 4 autres sur les paiements et les changes, les 3 dernières consacrées au cas double du Portugal et du Brésil. Nous ne dirons pas que ces trois siècles, que l'on continue d'appeler en France: les Temps Modernes, ont bénéficié d'une certaine accoutumance avec leur problématique. Certes, hausse des prix, influence des trésors américains sur l'inflation puis (ou simultanément) sur la formation du capital et, ultérieurement, sur un grand bond en avant font partie des topoï que des générations ont tournés et retournés dans tous les sens. Mais ce qui frappe le plus, c'est conjointement le renouvellement des données qui s'y manifeste et un souci d'achèvement, comme si la maturation en était venue au point que l'on puisse tirer de vraies conclusions et de vraies conclusions à l'échelle mondiale, ainsi qu'y invitait le programme. Tout ce qui a trait aux métaux précieux serait honnêtement à citer et, si l'on en avait l'espace, en partie à disséquer. S'excuser de ne pas le faire est un hommage (très mérité) aux auteurs mais un coup d'épée dans l'eau pour le lecteur de ce compte-rendu. Aussi n'en aborderons-nous qu'un ou deux aspects, d'ordre méthodologique ou de complément. Il y a deux approches distinctes: l'une, adoptée par Dennis O. Flynn et par K. N. Chaudhuri, est soucieuse de la stylisation en un modèle soit graphique, soit mathématique, soit l'un et l'autre; la seconde, plus largement appliquée, pourrait être appelée empirique, si le mot ne sonnait mal quelquefois à des oreilles sophistiquées: elle «colle» aux statistiques récupérées et a le concret pour instrument de mesure. S'opposent-elles? Il semble qu'un grand absent de cette conférence, Kristof Glamann ait fait la moue devant les tentatives d'un K. N. Chaudhuri: celui-ci en montre çà et là de la sensibilité. Dans l'immédiat, c'est-à-dire dans le présent recueil, on ne saurait parler d'un «clash» entre les auteurs. La sommation des chiffres conduit *allegro piano* à l'aperception puis à la construction d'équilibres qui ne sont souvent qu'à une faible distance des schémas économétriques: Artur Attman et Hans Chr. Johansen, deux Scandinaves, en fournissent la démonstration sans rejeter dans l'ombre, pour autant, Om Prokash et Femme S. Gaastra qui nous conduisent en Extrême-Orient.

Que K. N. Chaudhuri ne conçoive point d'amertume si nous remettons son article sur la sellette (après tout, c'est un signe d'intérêt et de haute estime). Au surplus, en l'occurrence, nous aurions beaucoup plus que lui à rougir de notre intervention puisque nous allons être obligé, bon gré mal gré, de nous projeter sur le devant de la scène. K. N. Chaudhuri est un de ceux qui ont lu nos «Incroyables Gazettes et Fabuleux Métaux», assez rares, surtout en 1986, et, davantage, paradoxalement, en France qu'à l'étranger<sup>2</sup>. Mais il témoigne de perplexité, pas

monde, une économie, peut-être réduite à une fraction de la planète mais constituée *in tempore* comme un monde en soit: «eine Welt für sich». Cf. *La dynamique du capitalisme*, Paris 1985, page 85. Mais la conception est ambiguë et n'a pas toujours été comprise de la sorte par les lecteurs. Cf. la discussion avec Alberto TENENTI dans: *Une leçon d'histoire de Fernand Braudel*, Paris 1985, pages 100-103 et, surtout, 141-145. L'explication rappelée ci-dessus fournit, cependant, une possibilité de pont entre l'économie-monde «restreinte», type Méditerranée au XVI<sup>e</sup> siècle, et l'économie-monde «mondiale», type 1986 ou 1989, par élargissement des dimensions au XIX<sup>e</sup> siècle, puis au XX<sup>e</sup>. Les rapports entre la pensée de W. Sombart et celle de F. Braudel ont été étudiés par nous dans un colloque à Lille, en novembre 1987: «De Werner Sombart à Fernand Braudel: le capitalisme ininterrogé» parus dans les Actes dans la Revue du Nord en 1989. Ils ont fait aussi le thème d'une leçon du Professeur Mager, de l'Université de Bielefeld, l'année suivante, dans le cadre d'un séminaire de la Maison des Sciences de l'Homme.

2 M. MORINEAU, *Incroyables Gazettes et Fabuleux Métaux*. Les retours des Trésors américains d'après les gazettes hollandaises XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, Paris 1984, Cambridge 1985. Le livre ne se trouve pas actuellement (1989) à la Bibliothèque Nationale à Paris. Il n'apparaît pas dans la bibliographie des concours français consacrée à la question des pays européens de la Méditerranée occidentale, cette même année, et un historien français, spécialiste de l'Espagne, avoue, toujours en 1989, ne pas connaître

entièrement de scepticisme, devant les redressements que nous avons produits au sujet de l'arrivée des métaux précieux américains en Europe, principalement dans la seconde moitié (ou les deux derniers tiers) du XVII<sup>e</sup> siècle. L'argument, repris ici de sa recension parue dans l'«English Historical Review» de juillet 1986 (ou répété?), tient au divorce existant entre un chiffre, extrait de l'«Archivo General de India» à Séville, concernant les trésors de la flotte de Nouvelle-Espagne en 1674 et le nôtre. Soit d'un côté, traduit en pièces de 8: 1 344 389 pesos, et de l'autre: 12 182 566. »... The problem is to explain a difference by a factor of ten...«, le problème est de fournir une explication pour une différence qui relève d'une multiplication par dix, écrit-il, et ailleurs, »it is impossible to reconcile them rationally ...«, il est impossible de les concilier (ou réconcilier) rationnellement... Si. Et c'est assez facile si l'on se souvient de l'habitude qui s'est contractée aux alentours de 1630 dans l'administration de la Carrera. Alors qu'auparavant la totalité des métaux précieux devait, théoriquement, être enregistré à l'embarquement au Nouveau-Monde, ensuite et jusqu'à ce que le Proyecto de 1720 y mette le holà, licence était laissée aux *plateros* de déclarer leurs avoirs avant le départ (*registrado*) ou de les charger sur la seule promesse de les faire viser à l'arrivée (*por registrar*). Les papiers officiels rapportés par les capitaines des flottes et des galions ne décomptaient évidemment que l'enregistré. Et la différence pouvait être énorme qui, combinée avec la propension à la fraude, provoquait à moult reprises un embargo à Cadix et les disputes interminables autour de l'Indult, sans la promulgation duquel personne n'avait le droit de rien débarquer. Les *cartas*, sauf exception, étaient un leurre; les notices des gazettes hollandaises (et les missives des consuls) allaient au vrai, chaque fois que cela était possible et avec le degré d'approximation également adéquat. D'autres documents, y compris des archives espagnoles, contiennent vraisemblablement les mêmes chiffres ou des chiffres voisins<sup>3</sup>.

On s'excuse d'avoir été un peu long et personnel. Mais on comprendra que, dans ce domaine et quel que soit le genre d'approche que l'on choisisse, il est important de dissiper l'obscurité et, plus, les contresens. Nous n'avions pas eu l'occasion de le faire à Berne, ni dans une autre rencontre. Ajoutons que ce que les communicants ont versé au dossier concernant le trafic en Asie – or chinois, argent japonais ou perse – relève du même souci et conflue avec notre désir – le désir commun – d'atteindre la meilleure acuité. Le but n'est pas uniquement statistique. On ne se purlèchera pas avec »un déluge de chiffres dans un désert d'idées«, pour parodier le lazzi méchant sur Victor Hugo<sup>4</sup>. L'usage n'en est pas uniforme toutefois. Certains continuent d'intégrer les données dans des cadres traditionnels (les cycles, qui ne sont pas, tous, de même nature, comme on le voit au Brésil; les Kondratieff...) ou de récents qui les soulèvent comme le ferait une vague d'une planche de surf. D'autres ont conscience que les avancées dans

l'existence, même, d'un tel ouvrage. Sic transit gloria... La gloire ayant moins à faire, en l'occurrence, que le suivi d'un problème et d'un programme.

3 Les chiffres de K. N. CHAUDHURI proviennent du legajo 4926 de la Contratacion à l'Archivo de Indias à Séville par le biais de Lutgarde Garcia Fuentes: *El Comercio Español con America 1650-1700*, Séville 1980. Ils présentent déjà par eux-mêmes quelques bizarreries: 1° le chiffre total dérisoire 2° le chiffre des avoirs des particuliers encore plus surprenant: 782 570 pesos 3° la faiblesse du donativo: 478 pesos 4° Le total des retours pour le Roi: 561 567 pesos est extrêmement proche de celui du commerce (et inférieur à celui qu'indique les gazettes). La double évaluation apparaît déjà chez certains annalistes de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (utilisables avec prudence). Sans équivoque est celle qu'indique A. Dominguez ORTIZ, *Politica y Hacienda de Felipe IV*, Madrid 1960, page 291, pour la flotte de 1649: le »registrado« atteint 1767 118 ducats; l'estimation totale (*por registrar*) 11 millions. Les chiffres des gazettes et du consul français sont aussi confirmés par les dépêches des vice-rois en Amérique. Cf. Guilherme LOHMAN VILLENA, *El Conde de Lemos, Virrey del Peru*, Madrid 1946, passim. Pour comparaison, John EVERAERT, *De Internationale en Koloniale Handel der Vlaamse Firma's te Cadiz 1670-1700* (Bruges, 1675).

4 L'œuvre de Victor Hugo fut définie par un critique: »un déluge de mots dans un déserts d'idées« en opposition complète avec celle de Cervantès: »un déluge d'idées dans un désert de mots«. C'est bien connu.

l'investigation disloquent les plus beaux schémas et les plus belles constructions, arrêtés sur un état donné et dépassé des questions. L'exemple de l'étude de Miriam Halpern Pereira sur le Portugal est significatif et, balayant presque deux siècles – de 1700 à 1890, à peu près –, formera charnière ou transition avec la période de la grande industrialisation. Réfléchissant sur le «retard» de son pays au XIX<sup>e</sup> siècle, sur sa dominante agricole et assoupie, elle refuse de l'imputer aux années antérieures, à l'or brésilien, à une genuflexion devant l'Angleterre. Elle estime (et y apporte des éléments de vérification) qu'avant 1800, l'industrie avait sa part, relativement large, à Lisbonne et dans d'autres villes portugaises, à côté d'un commerce prétendument d'une gloutonnerie insatiable. Peut-être, même, les initiatives surgies dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle – analogues à celles qu'on connaît pour l'Espagne – auraient-elles entraîné une croissance et un développement (à la François Perroux) si des circonstances particulières n'avaient modifié le contexte. Soit dans l'ordre politique, avec le traité de 1810; soit, surtout, dans l'ordre technologique, avec la montée en puissance des pays convertis à l'énergie de la vapeur. La «ruralisation» du Portugal fut un repli (tardif) et, conjointement, une façon de ne pas tout perdre. Les clichés de la paresse et de l'archaïsme, la démonstration très moderne – c'est à dire, cette fois, contemporaine, de la «périphérisation» doivent le céder à une réévaluation des conditions exactes de l'évolution et à la reconnaissance des réactions proprement autochtones. Sans qu'il y ait eu concertation, François Crouzet, dans son rapport à Berne, introduisit des considérations analogues au beau milieu d'une économie mondiale supposée triomphante<sup>5</sup>.

Alors que la tendance presque générale des historiens est d'insister sur l'établissement des connections et de l'interdépendance, de noyer, par conséquent, les originalités locales dans un maëlstrom devenu gigantesque ou monstrueux, le professeur français a plaidé, discrètement mais fermement à son habitude, pour l'irrédentisme dont firent preuve chaque peuple et chaque économie dans leur sphère propre, leurs «résistances» issues naturellement de la volonté de vivre et de survivre. Laissons de côté la «franch flavour», l'arôme français que subodora dans les communications H. M. McInnis, à tort ou à raison mais plutôt pour s'en féliciter<sup>6</sup>. François Crouzet y trouva-t-il appui pour défendre sa prise de position? On répondra oui et non. Cela s'explique par la composition de cette seconde partie qui va, rappelons le, de 1850 à 1914. Liberté ayant été octroyée aux participants quant au choix de leurs sujets, les textes se répartissent grosso modo en deux catégories: ceux qui abordent des thèmes internationaux, ceux qui font une «spéciale référence» à un pays (la Suède, l'Indonésie...), sinon à un port (Anvers, New-York). Mais par l'accent mis de part et d'autre sur le commerce, mouvement et solde, l'attention fut focalisée ipso facto sur le problème de l'intégration mondiale, du rapport entretenu entre la périphérie (bis) et le centre, dont Cynthia Taft Morris et Irma Adelman firent leur objet par excellence dans la communication qui clôt,

5 Les rapports présentés à Berne n'ont pas été publiés dans le volume que nous recensons. Il ne faut pas les confondre avec les synopsis qui ouvrent chacun des deux tomes, rédigées l'une par Jürgen Schneider, l'autre par R. Marvin McInnis. François Crouzet ne pouvait avoir connaissance de la communication de Miriam Halpern Pereira, qui n'était pas encore prête lors de la réunion du château de Pommersfelden et qui, de plus, n'appartenait pas à sa section. Notons au passage qu'une «ruralisation» a pu, dans certains cas, être synonyme d'un certain développement économique comme le prouve l'exemple des Pays-Bas au XIX<sup>e</sup> siècle, principalement des provinces orientales (Drenthe, Frise, Groningue...).

6 R. Marvin McInnis a parlé d'une «french flavour» à cause du nombre relativement important de communications qui se fondaient sur des entreprises françaises, ce qui changeait des habitudes traditionnelles, très anglocentriques. Peut-être a-t-il songé aussi au caractère non-conformiste de l'étude de Jean Heffer? Cf. plus loin. Mais, du point de vue de la langue employée, l'anglais fut retenu par la plupart des communicants, le français n'ayant droit qu'à deux mentions et l'allemand à une (plus quelques légendes de croquis non traduites) ... Joachim du Bellay fut même trahi par un de ses compatriotes. Foin donc de la douceur ligérienne et de la saveur française (ou de l'arôme ... ou de la musique...).

ici, la conférence de Pommersfelden. D'une certaine manière, la continuité entre les deux tomes (et les deux périodes) est assurée par les recherches de Marcello de Cecco, James Foreman-Peck et Ranald Michie, B. R. Tomlinson, respectivement, sur la définition et la fixation d'une monnaie d'échange: or ou argent, en lesquels on reconnaît des acteurs économiques déjà aperçus auparavant, sans préjudice des mutations intermédiaires. Elles mériteraient mieux que d'être seulement signalées mais les contraintes d'un compte-rendu et le souci de ne pas tourner trop longtemps autour du même thème conduisent à de tels sacrifices<sup>7</sup>. Nous revenons donc à notre propos antérieur. Il est, d'ailleurs, facile de comprendre en quoi chacune des communications peut apporter de l'eau aux deux moulins, parfois sans que l'auteur en ait eu la volonté, voire s'il n'y était hostile; parfois par le rapprochement de textes indépendants et l'opposition qui en jaillit: il n'en est pas de meilleur exemple qu'en Asie (Heita Kawakatsu, A. J. H. Latham, J. Thomas Lindblad, Kaoru Sugihara) où des liens se nouent de pays à pays, créant progressivement une aire non inféodée à l'Occident, au sens large (Europe et Etats-Unis) tandis que s'amplifie simultanément ce que, néo-classiquement, l'on qualifierait de satellitisation.

Ceci dit, fruit du morcellement, des places vides (l'Argentine, l'Egypte, l'Australie), de la limitation vers l'aval des observations, le contre-feu demande à être alimenté tout aussi bien que la ou les thèses. Nous avons été frappé à Berne du traitement quasi par préterition des cultures «commerciales» imposées par les métropoles à leurs colonies au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle, au détriment des productions vivrières, qui entraînent bien une subordination comme l'a remarqué J. Thomas Lindblad pour l'Indonésie (jusqu'à quel point? c'est une autre affaire mais qui n'est pas forcément opaque). Davantage dans la ligne d'une révision, s'inscriraient les fortunes agricoles des pays neufs ou en cours de redressement. Dans la mesure où le sucre de Cuba, le café du Brésil, la viande de l'Argentine et la laine de l'Australie se vendaient bien, assuraient de confortables revenus à quelques grands propriétaires ou négociants et autorisaient l'importation du luxe et des manufactures, le besoin se faisait moins sentir d'une greffe exotique de l'industrialisation: affleurent la balance des paiements, son délicat équilibre, sa détérioration (éventuellement), ses fluctuations (au moins) dont Jean Heffer a montré, pour les Etats-Unis, qu'elles étaient déconcertantes. Enfin, 1914 peut-il être regardé comme une date finale dans un processus d'intégration, de mondialisation, qui n'a pas eu, sans doute, son plein effet aussi tôt que trop d'historiens l'ont proclamé mais que la rencontre du Coca-Cola en Arabie Séoudite en 1989 ou d'une chemise «made in Bangla-desh» sur un marché de Touraine, la même année, met hors de toute contestation à son tour exagérée? Soixante-quinze ans ont passé – ne parlons pas de deux guerres mondiales... Des puits de mine ont été fermés, des hauts-fourneaux se sont éteints, des usines ont cessé de fonctionner: l'industrialisation n'en a pas moins suivi son cours (à cloche-pied quelquefois), déplacée, transplantée, réanimée avec plus ou moins de bonheur; les combinaisons financières se sont multipliées. La tentation à laquelle ont succombé plusieurs économistes français serait d'en repincer pour une saga braudélienne accommodée à la sauce californienne ou sud-coréenne, avec une royale indifférence pour les vicissitudes de la «Silicone Valley» ou des chantiers navals de Fusan. En vérité, ce que suggèrent la communication de M. Halpern Pereira, le rapport de F. Crouzet, maintes révélations de cette conférence et, qui plus est, un regard lavé des préconceptions sur l'évolution mondiale depuis... longtemps, c'est une mobilité qui ne se confond pas avec une géographie à l'emporte-pièce mais s'insinue dans le temps aussi bien que dans l'espace, génératrice de développements dont on se rend compte, rétrospectivement, qu'ils ont été sectoriels, contingents, limités, qu'ils étaient vulnérables, nullement monopolisables mais ne sourdant pas davantage à commande, comme sous le coup d'une quelconque baguette de Moïse que l'on n'a pas encore découverte quoique on ait eu l'illusion de la tenir avec des

7 Pour la même raison, nous ne nous sommes pas étendu sur les textes qui traitaient du change avant 1850 et qui se relieraient également avec les études des balances des paiements ultérieures. En le regrettant.

plantations de cacoyers, des gisements de pétrole ou des filons de cuivre. Economie mondiale, pôles de croissance, sous-développement ne sont pas de vains mots. Certes. Encore faut-il leur donner leur contenu adéquat, ne pas négliger l'existence à certains moments d'atouts maîtres que l'on ne rencontre pas à jet continu, ni l'élasticité des économies régionales qui oscille entre la flaccidité et l'émoussillement, ni les impérialismes, ni les reclassements, ni les imprévus. On en avait déjà parlé au II<sup>ème</sup> Congrès International d'Histoire Economique à Leningrad, en 1971 ... Peut-être n'y avait-on pas suffisamment prêté attention? Souhaitons qu'il n'en soit pas de même au lendemain du IX<sup>e</sup> Congrès, à Berne, en 1986.